

Si le mellah de Fès m'était conté

<https://zamane.ma/fr/si-le-mellah-de-fes-metait-conte/>

Enfant du Maroc, l'écrivain Ami Bouganim nous fait revivre, à travers des contes truculents, un pan occulté de notre passé.

... Mais revenons à l'ouvrage d'Ami Bouganim. Asher le devin et autres contes de Fès a ceci de stimulant qu'il combine, l'air de rien, la « petite histoire » et la « Grande Histoire ». Les sept contes qui le composent se caractérisent par une unité de lieu : le mellah (quartier juif) de Fès ; une unité de temps : la période du Protectorat au Maroc ; et un personnage central dont le nom sert de titre à chacun des contes : Elie l'incroyable, Bouskila l'escroc, Asher le devin, Sol El-Fassia et d'autres, tous très hauts en couleurs. L'univers du mellah de Fès, lieu de claustration où les rumeurs les plus cocasses vont bon train, est décrit avec une minutie qui révèle une connaissance intime de son objet. Rien là de surprenant : Ami Bouganim, d'origine marocaine, a commencé sa carrière littéraire avec des récits du mellah d'Essaouira, ville où il est né en 1951, avant de se retrouver en Israël en 1970. Mais Fès n'est pas Essaouira. D'où lui vient donc le savoir déployé dans ces contes, empreints à la fois de réalisme et d'humour, qui nous parlent de l'histoire et des mœurs du mellah fassi ? Si l'on en croit l'auteur, la paternité des récits qu'il nous livre reviendrait à un certain David Benaïm, vieillard aveugle, originaire de Fès, vivant aujourd'hui dans la misère d'une banlieue populaire israélienne. Lors d'une rencontre – la seule – avec Ami Bouganim, ce Benaïm se définira non pas comme un conteur mais comme un « charlatan » car, selon lui, c'est encore le métier le plus honnête en Israël, « ce pays en décomposition permanente, où le président est soupçonné de harcèlements sexuels, le Premier ministre de détournement de fonds [...] et où les banquiers sont autant de brigands escroquant les pauvres ». De cette rencontre, Bouganim repartira bredouille et déçu : « Le seul à pouvoir raconter son histoire, c'était encore lui ». Mais, comme dans un conte, le miracle se produit : « Je désespérais de trouver mon conteur quand je reçus ces récits sous pli recommandé, avec accusé de réception ». Vrai ou faux ? Peu importe. On a là un artifice traditionnel qui consiste à faire passer une histoire inventée pour un prétendu manuscrit trouvé dans une bouteille, une malle, sur un cadavre... Ici, c'est dans une boîte à lettres. Un tel stratagème permet de présenter cette histoire comme réellement arrivée et accorde à celui qui la publie la possibilité de s'en distancier.

Le mellah ressuscité

En l'occurrence, cette ruse d'écrivain est salutaire, car Bouganim – par le truchement du nommé Benaïm – fait œuvre utile en sauvant de l'oubli ce que fut le mellah. A sa manière, il en fait un lieu de mémoire. Œuvre d'autant plus salutaire dans le Maroc actuel, que le mellah n'est quasiment plus rien dans la conscience collective : tout juste un signifiant vidé de son contenu et de son histoire, désignant un quartier souvent délabré, livré à la marginalité. Le mellah de Fès revit donc sous la plume du narrateur grâce notamment à Elie l'incroyable, réputé centenaire au bas mot. Installé dans une misérable cahute, il ne se nourrit que de pain accompagné, les jours fastes, de quelques olives noires. Mais son âge biblique et son homonymie avec le prophète Elie, censé

pour les juifs n'être jamais mort, lui confèrent un pouvoir dont le vieillard use et abuse auprès de l'establishment religieux et communautaire. Revanche d'un va-nu-pieds attaché à la tradition sur les bourgeois du mellah qui tournaient alors leur regard vers la France et la modernité. Cette tension sociale est palpable dans ces contes. On y perçoit aussi à quel point le Protectorat a accentué la déstabilisation du cadre économique, social et culturel de la société marocaine traditionnelle, amorcée dès le XIXe siècle. Ce bouleversement va générer une paupérisation grandissante des mellahs. Les métiers d'artisanat et de petit négoce exercés par les juifs se voient alors concurrencés par les produits fabriqués industriellement et importés. C'est ce qui arrive à Bouskila l'escroc qui, avant de se reconvertir en guide pour touristes européens, était un honnête fileur de sqalli, fil enrobé d'une fine pellicule d'or. Mais dans les années 1920, machines et matières premières arrivèrent de France et « en moins de deux, le mellah perdit tous ses fileurs d'or ». Devenu guide clandestin, Bouskila s'improvise historien. Il n'a certes pas la rigueur exigible d'un professionnel de la discipline. N'empêche que, pour le lecteur marocain, il a au moins le mérite de soustraire à l'amnésie des faits historiques liés à la présence juive au Maroc, plusieurs fois millénaire. Certes, une poignée de chercheurs marocains leur ont consacré des travaux de qualité, mais les manuels scolaires s'obstinent à ne pas en souffler mot, en dépit d'incitations officielles de pure forme.

Le conte, un remède à l'amnésie

Bouskila, lui, n'oublie pas. Par exemple, il raconte à ses touristes un événement dramatique d'avril 1912 – dit « tritel » – resté gravé dans la mémoire collective juive : la mise à sac du mellah de Fès et le massacre des juifs, perpétrés par des soldats mutins, des émeutiers et pillards musulmans, à quoi s'ajoutèrent les bombardements de l'artillerie française commandée par le général Brulard. Cet épisode sanglant (plusieurs dizaines de morts et de blessés) reste marqué par la scène de la ménagerie du sultan. Tous les historiens ne la retiennent pas ; et pourtant elle a profondément frappé les esprits à l'époque. C'est sur cette scène que Bouskila conclut son récit : « Le roi ouvrit ses cages, libérant une partie des bêtes, pour offrir un abri aux plus vulnérables de ses protégés, les enfants et les personnes âgées surtout ». Cette tragédie fut-elle le résultat du vieux réflexe antijuif de la population musulmane, exacerbé durant la présence française au Maroc ? Sans doute, mais pas uniquement : les causes, se nourrissant l'une l'autre, en sont diverses et complexes². Toujours est-il que lorsque Bouskila l'escroc sera jeté en prison sans raison et qu'il faudra intervenir auprès du pacha ou du contrôleur civil français, rabbi Amiel le doux n'hésitera pas à se tourner vers son ami musulman, le cadi de la médina « avec lequel il débattait régulièrement de La Béatitude de l'âme d'Averroès et du Guide des égarés de Maïmonide ». Une même complicité lie Asher le devin, guérisseur de son état, avec les Hmadcha et les Gnawa, à l'occasion de leurs séances d'exorcisme auxquelles il se joignait volontiers. Aux juifs qui critiquaient cette association jugée contre-nature, le vieil Asher répond non sans humour : « Participer à leurs lilas³ est une manière de lutter contre l'antisémitisme ». Autant d'allusions aux espaces de convergence où juifs et musulmans se retrouvaient, partageant les mêmes langues (arabe et berbère), la même culture savante et surtout populaire : chants et musique, proverbes, culte des saints, médecine traditionnelle, etc. Dans leurs ouvrages sur le judaïsme marocain, Haïm Zafrani et Simon Lévy ont mis en

évidence la symbiose qui existait entre les deux communautés, malgré le statut d'infériorité dans lequel était maintenue la minorité juive et les agissements condamnables dont elle était victime, surtout en périodes de crise. Cette proximité entre communautés juive et musulmane sera mise à mal sous le Protectorat. Celui-ci, en effet, va renforcer l'acculturation des juifs à la langue et aux valeurs françaises en s'appuyant sur l'action des écoles de l'Alliance israélite universelle (AIU)⁴ dont la première école francophone avait vu le jour à Tétouan en 1862, bien avant l'arrivée des Français. Monsieur Gomel, figure sympathique et omniprésente dans ces contes, est le prototype de l'instituteur de l'Alliance : vêtu d'une blouse grise, les doigts blanchis de craie, dévoué à ses élèves qu'il initie aux matières profanes et même au dessin, assez porté sur l'eau-de-vie fabriquée au mellah, il est d'obédience laïque affichée. Comme on peut s'y attendre, il n'est pas bien vu des rabbins conservateurs qui voient dans son action une œuvre de déculturation. A les entendre : « En deux ou trois décennies, l'Alliance a raturé deux mille ans de traditions, de prières et de crainte de Dieu ». Pourtant, en dépit de l'attachement de la majorité des juifs à sa culture et à son judaïsme traditionnels, tous les Gomel futurs finiront par être acceptés grâce à leur enseignement moderne de qualité. Il en sortira une élite francophone juive. Cet accès à la modernité occidentale, les masses musulmanes en étaient globalement privées, ce qui creusera inévitablement le fossé entre les uns et les autres. Ainsi, Asher le devin et autres contes de Fès fourmille de petites histoires qui font écho à la grande Histoire. Les Marocains d'aujourd'hui auraient sans doute à y apprendre pour essayer de développer un rapport à leur passé affranchi des préjugés autant que des omissions volontaires. Ce qui pourrait « les aider psychologiquement à dominer un ressentiment séculaire habitant encore quelque recoin de leur âme », comme l'écrivait avec courage l'éminent académicien Mohammed Chafik.

1. *Ed. Albin Michel, Paris, 2010.*

2. *Mohammed Kenbib consacre à cet événement des pages fouillées et une analyse équilibrée de la responsabilité des auteurs du massacre, dans son ouvrage de référence Juifs et musulmans au Maroc, 1859-1948, éd. Université Mohammed V, Rabat, 1994.*

3. *Nuits de transe.*

4. *Fondée en 1860 en France, l'AIU avait pour objectif de défendre les droits des juifs dans le monde et de créer, autour du Bassin méditerranéen et au Moyen-Orient, un réseau d'écoles francophones pour garçons et filles, afin de favoriser l'émancipation et l'ascension sociale et culturelle des communautés juives.*

5. *Dans sa préface au livre de Simon Lévy, Essais d'histoire et de civilisation judéo-marocaines, éd. Centre Tarik Ibn Zyad, Rabat, 2001.*

Par Ruth Grosrichard

Agrégée d'arabe et professeur à Sciences Po Paris